

LA PREMIÈRE CHOSE QUE JE PEUX VOUS DIRE...

---> PAGE 04 * **L'Homme aux yeux gris** * ELSA OSORIO

---> PAGE 16 * **Le Cadeau** * FRÉDÉRIC PAJAK

---> PAGE 22 * **Shams et les poissons du désert** * AMIRA-GÉHANNE KHALFALLAH

---> PAGE 40 * LES CHRONIQUES

* **Quand on rêvait**

* **L'Incendie**

* **Je suis un dragon**

* **Le Cœur du pélican**

* **BRÈVES NUMÉRIQUES**



L'Homme aux yeux gris © Elsa Osari

Le Cadeau © Frédéric Pajak

Shams et les poissons du désert © Amira-Géhanne Khalfallah

La Marelle remercie tous les auteurs
pour leurs contributions.

La reproduction et l'utilisation des textes de cette revue
sont soumises à accord préalable. La demande est à adresser
à la rédaction.

ÉDITO

Ce numéro de printemps de *La première chose que je peux vous dire...* nous permet de vous offrir une belle sélection de textes, écrits par de grands auteurs provenant d'horizons divers.

L'Argentine Elsa Osorio ouvre la revue avec « L'Homme aux yeux gris », une nouvelle qui prolonge son dernier roman, *La Capitana* (paru chez Métailié en 2012), en créant un jeu de mémoire et de fiction entre les personnages de ce livre et la narratrice/romancière. Où l'on voit comment un livre vit parfois en dehors des pages qui le contiennent, comment un auteur peut se lier à des êtres de papier, eux-mêmes prolongeant en partie l'existence d'hommes et de femmes ayant réellement existé. Une nouvelle qui frôle l'abîme, ajoutant des interrogations aux interrogations, mais qui donne aussi des clefs sur le rapport à l'Histoire et au réel qu'entretient Elsa Osorio dans ses fictions.

C'est un « Cadeau » inattendu que le dessinateur et écrivain Frédéric Pajak apporte à la revue avec cette courte nouvelle, rythmée, incisive, facétieuse. Des personnages croqués en quelques phrases, un épisode de la vie courante qui tourne au burlesque, quelques équivoques bien sentis, font venir le sourire au bord des lèvres. Mais de tout cela émane aussi de la tendresse, de la douleur et de la compassion.

C'est en Algérie que la courte pièce dramatique d'Amira-Géhanne Khalfallah se déroule. Mais une Algérie d'anticipation. Se croisent dans ce texte deux couples, des méduses et un écran, en six scénettes et quelques dialogues. Des êtres nomades, perdus entre un passé flottant et un avenir flou, se raccrochant aux rêves, aux mots... ou à un soleil féminin. Une sorte de conte qui s'inscrit dans le cadre du projet *Écris-moi un mouton* de la Compagnie Arnica, que La Marelle a par ailleurs accueilli en résidence en décembre 2013, avec le théâtre Massalia. Un nouvel exemple des résidences qui se créent tout naturellement dans ce lieu de création que nous nous efforçons de porter.

Dans la partie « Chroniques », nous vous proposons de retrouver quelques auteurs invités à l'occasion de différents événements que nous avons organisés ou coproduits : Clemens Meyer, Antoine Choplin, Hubert Mingarelli, Martin Page et Cécile Coulon, plus quelques « brèves numériques » qui offrent un aperçu sur des formes de création littéraire très actives aujourd'hui.

Bonnes découvertes !

Pascal Jourdana

L'Homme aux yeux gris

Elsa Osorio



L'homme aux yeux gris, je l'ai rencontré dans le train qui me conduisait à l'aéroport de Schönefeld. J'étais depuis presque un mois à Berlin à cheminer dans les lignes de mon roman, corrigeant un mot au détour d'une rue, une phrase dans la cour d'un immeuble de la Mülakstrasse, à Berlin où j'allais faire vivre mes personnages en 1932, lorsque j'ai décidé de faire ce voyage. Je ne voulais pas abandonner l'histoire, juste m'échapper quelques jours, suspendre mon roman à un certain point du temps et de l'espace et revenir à ma vie du XXI^e siècle, voir des amis, aller à une fête, m'acheter une robe ou un GPS. Suspendre mon roman, ou en tout cas m'en éloigner. Me reposer et reprendre ainsi le contrôle du livre qui paraissait perdu dans la recherche erratique du Berlin de mes personnages.

Parce que ce que je raconte, recrée, compose - imagine ? - dans le roman se fonde sur une sorte de journal discontinu écrit dans les années trente, composé de feuilles volantes, d'agendas où il manque des pages, de lettres, de documents divers que j'ai trouvés au cours d'une longue enquête. Mon personnage, Mika, et son compagnon, Hippolyte, sont réels, ils ont existé au-delà de mes écrits et des leurs. C'est pourquoi s'abandonner à l'imagination était un plaisir abusif. J'ai beau savoir - je le savais avant de rencontrer l'homme aux yeux gris - qu'il n'y a pas de mémoire possible sans imagination, un respect excessif de la vie de mon personnage me tenait pieds et poings liés à une histoire qui se développait

comme un corps étranger, dans toutes les directions, changeant ma vie en un succédané de la vie de mon personnage, Mika (Hippolyte, quoique très important, n'est pas le personnage principal de mon livre).

Le chapitre quatorze, où je recrée l'expérience de Berlin en 1932 et 1933, je l'avais écrit avant, mais je n'étais pas satisfaite du résultat. Je l'avais mis de côté, inachevé, simple succession de faits privés d'émotion, articulés en phrases inconsistantes, et j'étais passée à d'autres chapitres dans lesquels je me sentais plus à l'aise. Je résoudrai ce problème plus tard, me disais-je vaguement, pour échapper à la nausée que m'inspirait ce texte avorté.

Quand j'ai été invitée à cette résidence d'écrivains, dans un hôtel de Berlin, je ne me doutais pas un instant que c'était l'histoire même de mon roman (ou Hippolyte lui-même) qui m'appelait. J'allais récrire et terminer ce chapitre à Berlin. C'était une de ces certitudes que l'on ressent physiquement en dehors de toute réflexion. Comme si cet avion franchissait non seulement la distance de Buenos Aires à Berlin, mais cet ensemble laborieux de faits qui se succédèrent d'octobre 1932, à l'arrivée de Mika et d'Hippolyte, jusqu'en octobre 2010, date de ma propre arrivée. Comme si mes personnages m'avaient attendue à l'aéroport pour me plonger dans les événements qu'ils avaient vécus, sensation qui ne m'a pas quittée quand je me suis enfoncée dans la vaniteuse mémoire de Berlin.

Au début, je parcourais la ville en suivant la piste de leurs cahiers et de mes recherches : la gare où ils étaient arrivés en provenance de Paris, le quartier où ils s'étaient installés ; plus tard je me suis aventurée dans des lieux jamais mentionnés dans leurs manuscrits, mais où je reconnaissais le décor de certains épisodes qui, jour après jour, se peuplaient de détails, de bruits et d'odeurs. D'enthousiasme et de peur. J'écartais toute trace postérieure aux années trente, les blocs d'édifices soviétiques, aussi invisibles pour moi que l'audacieuse transparence de l'architecture moderne, et je retrouvais dans un immeuble, un balcon, un pont ou une cour l'atmosphère tendue et lourde de présages dans laquelle vivaient mes personnages, quand le nazisme leur mordait la nuque.

Voilà ce que j'étais allée chercher à Berlin, la possibilité de terminer une fois pour toutes cet indocile chapitre quatorze, mais un soir (juste après avoir inventé une absurde dispute entre eux), j'ai compris que je devais m'éloigner de ces rues chargées de souvenirs lointains, de ces ponts et de ces places imprégnées des passions qui bouleversaient mes personnages (il se peut que cette dispute, frivole, dérisoire, n'ait été qu'une manière de relâcher la tension qui était la mienne devant tant d'événements considérables à raconter. Ou une plate excuse que je me suis inventée). Mais, curieusement, ce qui m'alarma alors, ne fut pas l'endroit où ils avaient été agressés par les SA, ni cette usine abandonnée à Wedding où ils tenaient leurs réunions secrètes, ni de sentir leur peur et leur désespoir, mais un épisode dépourvu de toute importance historique. C'est souvent dans les détails insignifiants que se révèle quelque chose d'essentiel.

Juste avant de traverser le pont, ce qui avait commencé comme une discussion banale entre mes personnages, provoquée par la tension des événements plus que par une véritable mésentente, devint une grave dispute. Si nerveuse qu'elle fût, Mika se conduisait mal, la jugeais-je, implacable : comment osait-elle parler ainsi à Hippolyte ? Comment en de telles dramatiques circonstances, pouvait-elle se montrer jalouse parce qu'il avait parlé un long moment avec une blonde dans le train ? Absurde.

Ce que je venais de découvrir ne figurait dans aucun document, aucun cahier, et je n'avais pas de raison particulière de le raconter, c'est pourtant ce à quoi je me suis attelée en rentrant à l'hôtel Bleibtreu, où je logeais, mettant ainsi en danger non seulement le chapitre quatorze, mais le livre tout entier. Qu'étais-je donc en train de faire ? Sans refermer le document où mes personnages avaient une dispute indigne d'eux et des graves événements historiques dont ils rendaient compte dans leurs écrits, je suis allée sur Internet et j'ai acheté un billet d'avion pour Paris le lendemain.

7

J'ai quitté sans un mot un Hippolyte blessé, qui devait le jour suivant accomplir une mission avec ses camarades, et Mika, comme si elle n'était pas mon héroïne, comme si elle n'avait pas vécu tout ce que je raconte jusqu'au chapitre berlinois et les suivants, que j'avais déjà écrits : qu'il s'en aille, c'est tout, et qu'il ne revienne pas, elle en avait marre, et il me semble - je n'en suis pas sûre parce que je n'ai pas eu le courage d'ouvrir ce document, par remords ou pudeur - qu'elle lui reprochait même la vie de fous qu'ils menaient dans leur quête de la révolution. L'horreur.

Je me suis informée à la réception de l'hôtel des horaires et des moyens pour aller à l'aéroport de Schönefeld où je devais prendre l'avion pour Paris. Une fois de plus, la précision des Allemands m'a étonnée. Pourtant, à Zoologischer Garten, j'ai pris un train qui n'était pas noté sur les indications détaillées qu'on m'avait fournies, mais qui conduisait directement à l'aéroport sans aucun changement.

Le train était quasiment vide. L'homme est monté à Alexanderplatz. Mon attention a été attirée par ce petit chapeau dont il était coiffé, tellement il semblait d'une autre époque. Puis, j'ai vu ses yeux gris. Ces yeux gris que j'avais d'abord découverts dans le prologue de Mika à l'essai d'Hippolyte Etchebéhère sur l'Allemagne, justement. Ces yeux gris qui m'avaient regardée longuement sur la photo figurant dans l'album de Mika, photo que j'avais scannée, imprimée et accrochée dans ma bibliothèque. Un nouvel amour ? m'avait demandé un ami indiscret en montrant la photo d'Hippo. Et moi, scandalisée : Qu'est-ce que tu racontes ? C'est le compagnon de Mika, mon personnage. Et comme si ça ne suffisait pas, j'ai cru bon d'ajouter : Il est mort bien avant ma naissance.

8

Cet homme ne pouvait donc pas être Hippolyte,
mais comme il lui ressemblait ! Je quittais Berlin
pour m'éloigner de mes personnages, pas pour en rencontrer
un dans le train menant à l'aéroport.

Les personnes ne sont pas comme les édifices ou les places,
qui se laissent découvrir sous l'écorce du temps.

D'Hippolyte Etchebéhère, il ne reste que son écriture serrée dans ses cahiers, ses notes de lecture, les lettres, les rares mentions de son nom dans quelques ouvrages historiques, son essai sur la défaite du prolétariat allemand, quelques photos et ce que sa femme a écrit sur lui. Et mon obstination bizarre à suivre la moindre de ses traces, à le faire revivre, à le rendre présent.

Pour écrire sur Mika, lire tous les livres que son compagnon cite dans ses notes fut une entreprise démesurée. Peu importe, il y a toujours une bonne raison pour lire, mais pas pour regarder fixement un monsieur dans un train, juste parce qu'il a les yeux gris, comme Hippolyte.

Il ne semblait ni étonné, ni gêné, il me souriait franchement, m'invitant à poursuivre les promesses de mon regard. Pour fuir mes responsabilités, j'ai pris un livre dans mon sac. La correspondance de Flaubert. Mon cœur battait la chamade, comme si j'avais été prise sur le fait. J'avais emprunté ce livre dans une bibliothèque pour le relire, à la suite d'une note d'Hippolyte et, sans réfléchir, je l'avais mis dans mon sac. L'homme allait trouver bizarre que quelqu'un emporte un classique en voyage. Mais qu'est-ce qu'un inconnu avait à faire de mes lectures ? J'ai ouvert le livre et fait semblant de me concentrer.

Alors sa voix m'a surprise. L'homme aux yeux gris n'avait rien dit jusque-là, et jamais je n'avais entendu la voix d'Hippolyte. Je ne connaissais de lui que des écrits, sa photo, des faits, des idées, des actions, beaucoup d'actions, des raisonnements, mais pas de sons, je n'avais jamais imaginé sa voix. Un frisson m'a parcouru l'échine, j'ai su que c'était - c'est ? - sa voix. Grave, diaphane, mélodieuse. Une voix qui encourage et qui calme (Je dois le faire parler comme ça dans le roman, me suis-je promis).

— Vous aimez Flaubert ?

C'était naturel qu'il s'adresse à moi en français puisque je lisais un livre écrit en français. Mais il ne m'a même pas posé la question quand, un peu plus tard, à propos de Horacio Quiroga, nous avons parlé en espagnol.

— Oui, beaucoup.

Je me suis entendue lui dire une phrase qui m'a semblé un léger plagiat. Était-ce Hippolyte qui l'avait écrite dans ses

cahiers ou dans une lettre à Mika ? Ou moi dans ces notes que je lui adressais follement.

J'ai vu à son sourire lumineux qu'il appréciait mes propos et ceux qui ont suivi. Car de Flaubert nous sommes passés à Balzac, Unamuno, Quiroga, Maupassant, et même Henri Barbusse, me suis-je enhardie, tout en sachant qu'en 1932, Hippolyte était depuis longtemps plus à gauche que Barbusse, qu'il avait tellement admiré en 1920.

Ce ne pouvait pas être Hippo, mais si jamais c'était lui, je connaissais toutes ses lectures, celles qu'il avait faites et celles qu'il ferait. C'était facile. Je n'étais pas arrêtée par la crainte de le piéger, plus fort était mon impérieux besoin de le séduire et de me laisser séduire par sa personnalité radieuse, sa lucidité, sa sympathie. Cette impression subtile que produisent ceux qui luttent pour leurs idéaux. Cette masculinité sans détours ni imposture. Magnifique.

Je voulais qu'il me choisisse là, dans ce train, à cet instant, sans passé ni futur, parmi toutes les femmes de tous les temps et tous les lieux, pour balayer les sombres malheurs du monde. Et l'écrire. Je le désirais avec une fureur que je ne me connaissais pas. J'exagère en disant que pendant cette conversation dans le train, je suis tombée amoureuse de lui ?

Je ne sais pas non plus si c'était de lui que j'étais amoureuse, et je pourrais penser que cette passion subite qui se déclencha en moi pour l'inconnu du train avait une longue histoire que je n'avais pas voulu reconnaître jusque-là. Comment expliquer autrement ces pages que je lui avais adressées en répondant à ses commentaires de lectures par les miens. Encre bleue sur papier couleur crème que j'avais choisi avec soin (pas question d'écrire à Hippo sur mon ordinateur). Ni ses lectures littéraires ni les miennes n'allaient faire partie du roman, de sorte que je n'avais pas éprouvé le besoin de les conserver en archive, j'avais pu me permettre ainsi le pur plaisir d'écrire à la main, de lui écrire gratuitement, par simple envie, sans nécessité, comme ce soir-là, très tard, après le crépitement de la mitraille qui

l'avait abattu, où j'avais éteint mon ordinateur et pleuré en lettres bleues sur le papier couleur crème que j'avais acheté pour lui.

Comment admettre cette étrange affection sans scandale ? Scandale des dates et des lieux, mais surtout scandale parce qu'il est et n'était pas, c'est ma faute et c'est aujourd'hui que je l'écris et fais ainsi revivre le compagnon de mon héroïne, Mika, la Capitana. Je ne peux pas le faire disparaître de son épopée.

Ces choses-là ne se font pas. Non. Inventer une dispute dans laquelle mon personnage se conduit mal à seule fin de me lier à son amour, sans entrave – et sans culpabilité – dans un train, soixante-dix-sept ans après, ce n'est pas bien. Il ne faut pas non plus exagérer : ses cendres ont été dispersées dans la Seine, et celles d'Hippolyte sur le champ de bataille d'Atienza, il y a de cela des lustres. En cette fin d'octobre 2010, le train m'offrait une occasion que je ne pouvais gâcher. C'est du moins ce que j'ai pensé sur le moment.

J'avais, comme une équilibriste éprouvée, sur le fil des livres partagés, je savais que si je m'écartais, nous pouvions tomber dans l'abîme du temps. Je n'ignorais pas qui nous étions, d'où nous venions, les événements historiques qui se déroulaient autour de nous, l'aéroport de Schönefeld où nous conduisait ce train, les circonstances de nos vies. Je ne pouvais même pas perdre de vue la littérature, il y avait des livres que lui – si c'était bien lui – n'avait pas lus, puisqu'ils n'avaient pas encore été écrits. Et pourtant, quand il a parlé des écrivains, j'ai glissé sur cette corde raide :

— Non, ai-je répondu, ce n'est pas l'impudeur ni la vanité qui nous poussent à écrire, comme vous l'affirmez, mais le besoin.

11

Il n'a pas semblé étonné d'apprendre que j'écrivais. Et comme si cela le rapprochait de moi, il m'a tutoyée : Tu écris sur notre époque ?

Quelle époque ? J'aurais aimé lui demander. Je cherchais une phrase prudente, suffisamment ambiguë pour s'adapter à un vaste registre temporel, lorsqu'il m'a provoquée : — Tu écriras sur moi ? Une lueur dans ses yeux perça la matinée brumeuse. Sur nous ?

Je ne suis pas sûre que c'étaient des questions, il ne semblait pas attendre une confirmation. Nous ? Je me suis sentie frémir. J'ai eu honte d'avoir lu ses cahiers, ses lettres.

J'aurais pu demander à Hippolyte Etchebéhère (que faisait-il dans ce train ?) s'il approuvait, s'il m'autorisait, s'il voulait me suggérer ou me révéler quelque chose pour le roman. J'aurais pu demander à cet homme d'aujourd'hui (qui était-il et comment savait-il ?) s'il était en train de me jouer un mauvais tour. Mais je n'en ai pas eu le temps parce qu'il s'est levé et, avec un sourire magnifique, il a incliné légèrement sa tête devant moi et a pris congé :

— Je descends ici. Au revoir.

— Au revoir, je lui ai répondu avec un calme que j'étais loin de ressentir. C'était un plaisir.

— Pour moi aussi. Bonne chance.

Morose, je l'ai regardé s'éloigner vers la porte du train, une courte distance qui le plaçait sur un chemin que je ne pourrais plus interrompre. À toute vitesse, avec une terrible netteté, se sont succédées les images de son futur : la douleur de la défaite et la fuite précipitée d'Allemagne, mots noués sur le cahier bleu, le groupe d'opposition à Paris, rues inlassablement arpentées, elle toujours amoureuse de lui, une forte toux et le sang, les longs mois à l'hôpital, lectures, lettres et ces kilos qu'il aura tant de mal à reprendre, Madrid, la révolution enfin, les armes, leur joie, le bruit cruel de la mitrailleuse. Assez.

Un immense chagrin que je n'ai pu exprimer qu'en fondant en larmes. Il s'est retourné, surpris, a fait demi-tour, il s'est arrêté devant moi, m'a regardée avec une infinie tendresse et m'a caressé la tête.

S'il s'était agi d'un personnage inventé, ou d'un homme réel, j'aurais pu sans difficulté altérer le texte et la vie, mais il était né, avait vécu, aimé, lutté, sans jamais renoncer jusqu'à la fin, et je n'avais ni le droit, ni la possibilité de le modifier.

J'ai essuyé mes larmes d'un revers de manche :

— Va-t'en.

Et j'ai balbutié une promesse que je tiendrais peut-être :

— On se reverra.

Je m'étais juré de ne plus jamais me lier avec un personnage dont le destin serait déjà tracé, encore moins si son engagement avec mon héroïne et les circonstances historiques s'opposaient à mon désir. Un sanglot sec, d'impuissance, m'a secouée lorsque la porte du train s'est ouverte pour le laisser sortir.

J'ai failli tout gâcher lorsque j'ai entendu ses pleurs, venant du fond même de la douleur, et je suis revenu vers elle. J'étais surpris, nous nous étions dit au revoir calmement, sans effusion, comme si cette femme du train avait su ce que j'avais inventé à partir de son image et était disposée à accomplir son dessein : écrire sur nous.

Je l'avais inventée avant même de savoir qu'elle écrivait. Peut-être au moment précis où ses yeux bleus se sont fixés sur moi, étonnés, peu après Alexanderplatz. Son admiration m'intimidait, mais je n'ai pas fui son regard, j'y ai répondu en souriant. Une femme séduisante, d'une élégance naturelle que contredisait sa tenue extravagante. Elle m'a plu. Et plus encore lorsqu'elle a ouvert son sac pour en sortir un livre de Flaubert. Sa correspondance que j'avais lue le mois dernier. Quel hasard ! C'est moi qui ai entamé le dialogue et très vite j'ai été ébloui par l'acuité de ses commentaires et son amour de la littérature. La coïncidence de nos lectures était extraordinaire. Emporté par son enthousiasme, j'ai conçu le personnage : une femme comme elle, mais à une autre époque, une femme du futur, immergée dans un monde différent, plus juste, auquel mènent nos luttes.

— Moi, j'aimerais bien écrire, je lui ai dit, mais je ne peux pas, je n'ai pas l'impudeur ni la vanité des gens qui écrivent. Un instinct irrésistible m'incite à cacher mes émotions.

Sa réaction passionnée n'a fait que me confirmer le personnage. Ainsi, elle m'a avoué - avoué, pas dit - qu'elle écrivait. Avec cette conviction pour défendre ce qui lui tenait à cœur, avec cette force et cette sensibilité, j'ai souhaité qu'elle écrive notre histoire.

Je lui ai dit deux ou trois autres choses auxquelles, troublée comme elle était, elle n'a pas pu répondre. Je ne pouvais pas soutenir plus longtemps notre échange sans succomber à ce regard - admiratif et craintif - qui me proposait qui

sait quels extraordinaires sentiers, mais pas ceux que son image m'avait inspirés. C'est pour cela que je suis parti. Et bien que ses larmes et l'émotion que je lui causais m'aient fait hésiter, je ne me suis permis qu'une caresse sur ses cheveux. Elle-même, au bord de l'abîme où nous étions sur le point de tomber, m'a dit, en larmes et avec courage : Va-t'en. On se reverra.

Je ne suis pas un séducteur, ni un créateur, je suis un homme d'action, et grâce à cette femme dans le train, pour la première fois de ma vie, j'avais créé un personnage consistant, que je ne voulais pas risquer de perdre. Qu'elle écrive, ni plus, ni moins.

Le train s'est arrêté, les portes se sont ouvertes et je suis sorti.

Berlin - Buenos Aires, 2010

*Traduction de l'espagnol (Argentine) : François Gaudry
Cette nouvelle crée un jeu de mémoire et de fiction
avec le dernier roman d'Elsa Osorio, La Capitana.*

Elsa Osorio

En résidence à La Marelle en août, septembre et octobre 2015

Née à Buenos Aires en 1952, Elsa Osorio est écrivain et scénariste. Elle a vécu à Madrid, et réside actuellement à Buenos Aires, mais effectue régulièrement des séjours en Europe. Elle a obtenu le Prix national de littérature pour son premier livre, Rités privados (1983), le prix Argentines du scénario en 1991, le prix Amnesty International pour son roman Luz ou le temps sauvage (Métailié, 2000), qui était aussi finaliste du prix Femina. Elle a également publié Tangos (Métailié, 2007) qui a obtenu le prix des bibliothèques d'Italie en 2007 et le Premio Acerbi en 2009. Callejón con salida (Sept nuits d'insomnie, Métailié, 2010) a reçu le Premio Roma 2010 pour la littérature étrangère. Son dernier roman est La Capitana (Métailié, 2012). Elle anime des ateliers littéraires en Argentine et en Espagne, et des ateliers virtuels.

Le Cadeau

Frédéric Pajak



J'ai quitté un immeuble ordinaire mais convenable pour vivre dans un lotissement de bungalows entourés de petits jardins individuels. Nous sommes une cinquantaine d'habitants, enfants compris. Chose curieuse : tout le monde, sans exception, à peine sorti de chez soi, porte des lunettes de soleil. Moi aussi, pour ne pas attirer l'attention, j'en ai acheté une paire.

Ma voisine s'appelle Yolande. Elle est garagiste. C'est une grande blonde plantureuse, très sexy, toujours vêtue de rose et de rouge, les paupières badigeonnées d'un fard sanglant. Elle a deux vilains petits chiens qui, dès que j'ouvre mon portail, grognent et aboient tout ce qu'ils peuvent. Yolande sait que ça m'exaspère, alors, pour se faire pardonner, elle ramasse mon courrier durant mes absences - absences qui l'intriguent, mais je reste muet, même si je sais que cela fait jaser : pensez donc, un type célibataire qui s'en va deux fois par semaine en autocar pour on ne sait où, et pour y faire quoi ?

Yolande a un petit ami qui habite au bas du lotissement. Il s'appelle Jean-Marc, il est mécanicien et il doit la troncher tant qu'elle veut sur le capot des voitures, car elle en veut, et ça saute aux yeux. À part ça, c'est un brave type, pour ce que j'en sais.

L'autre jour, Yolande et Jean-Marc ont sonné à ma porte. Ils m'ont proposé de refaire à neuf ma voiture, un coupé Ford Mustang que je ne conduis jamais puisque je ne voyage qu'en autocar. Ils ont dû insister, mais j'ai fini par accepter pour ne pas avoir à discuter. Yolande a souri en montrant ses jolies dents parfaites, à peine salies par l'excès de rouge à lèvres. Jean-Marc, lui aussi, a souri, en se grattant les couilles sous sa salopette.

La semaine suivante, je rentrais d'un voyage pénible. Mes affaires ne s'étaient pas conclues comme je l'avais prévu et j'étais tellement contrarié qu'en entrant chez moi, même le couinement hystérique des chiens de Yolande m'avait laissé indifférent. Je me suis écroulé sur le canapé, j'ai avalé une grande bière glacée, puis une autre, et une autre encore.

J'ai allumé la télévision une minute à peine avant de tourner l'écran contre le mur, en signe de punition. Je haïssais le monde entier. C'est à ce moment-là que Yolande a frappé des ongles contre le store. Je lui ai ouvert la porte. Son décolleté s'ouvrait largement sur ses beaux seins laiteux. Elle portait un petit short déchiré au ras du derrière qui mettait en valeur ses longues jambes dressées sur des bottines roses à talons hauts.

— Oh ! Fred, me fit-elle de sa voix sucrée un peu rauque, votre auto est prête. Vous ne la reconnaîtrez pas. Venez donc l'essayer, elle est vraiment extra !

— Pas maintenant, je suis trop fatigué.

— Oh ! Fred ! Soyez mignon ! Avec Jean-Marc, on s'est vraiment défoncés pour vous !

18

En pénétrant dans le garage, je n'ai pas reconnu ma vieille Ford Mustang : c'était à présent une voiture rouge vif, complètement décapotée, avec des cylindres et des pare-chocs démesurés et chromés à neuf. Les pneus avaient doublé de largeur. Les vitres étaient teintées d'un mauve assorti aux sièges. Yolande et Jean-Marc jubilaient. Ils avaient conjugué tout leur savoir-faire pour enfanter ce monstre de ferraille rutilante. Sur le tableau de bord, ils avaient collé la photo des petits chiens de Yolande, avec une gentille inscription :

« Pense à tes trésors ».

Je me suis assis au volant. Yolande a pris place à ma droite. J'ai posé mon coude sur une sorte d'énorme tube soudé à la portière qui s'allongeait jusqu'à l'extrémité arrière du véhicule.

— Non ! Ne posez pas le bras sur ce tuyau, ça va vous brûler ! Et maintenant, Fred, à vous de jouer ! Vous pouvez mettre l'engin en marche. Oh, je crève d'impatience ! Surtout, restez bien au point mort, Jean-Marc et moi avons démultiplié les vitesses et elle peut bondir au moindre mouvement !

À peine ai-je tourné la clé dans le démarreur que le moteur et toute la tuyauterie se sont mis à pétarader dans un vacarme inouï, soulevant une gerbe d'étincelles le long de la carrosserie, jusque sous le châssis, et jusque par-dessus le tube fixé à la portière. Une flamme bleue a jailli, comme la flamme d'une lampe à souder.

— Ne vous inquiétez pas, Fred, c'est le voyant du point mort :
on l'a branché sur une arrivée de gaz...
Qu'en dites-vous ?

Le moteur grondait toujours plus fort, toute la carlingue se secouait de vibrations assourdissantes. Jusqu'au pare-brise mauve, tout tremblait. Brusquement, passant sa jambe par-dessus la mienne, Yolande a enfoncé l'accélérateur. Dans un bruit assourdissant, une fumée aussi compacte que de la ouate a jailli des pots d'échappement. À demi étouffés, nous avons toussé tous nos poumons avant que Jean-Marc ne se précipite pour ouvrir grand la porte du garage. Je n'avais toujours pas enclenché le fameux débrayage pour vitesses démultipliées. Des flammes surgissaient de partout et se mêlaient aux vapeurs qui maintenant se faisaient noirâtres. Toute la carlingue vibrait, se secouait de violents spasmes. Je n'avais pas desserré le frein à main, et voilà qu'en une seconde la voiture s'est mise à glisser sur le côté. Elle s'est alors allongée contre le mur en se froissant comme une feuille de papier aluminium. Toute la longueur de l'aile et la moitié du capot se sont déchirées d'un coup, lâchant dans l'air des filaments de tôle écarlates.

Puis, tout s'est arrêté. Plus un bruit.

C'était un sacré spectacle que de voir cet engin monstrueux au repos, écrasé sur la paroi comme une grosse fraise juteuse. Yolande s'est mise à sangloter. Des larmes coulaient sur sa joue et perlaient sur ses seins. Le visage tordu par la douleur, Jean-Marc ne disait rien. Il aurait pourtant bien aimé pleurer, mais il n'avait jamais su.

Ma voiture était complètement détruite et cela m'était indifférent. J'avais devant moi cette belle paire de garagistes hébétés par le chagrin. Tendrement, avec tout l'amour du monde, ils m'avaient offert leur énorme enfant, rien que pour moi, moi l'homme seul qui, deux fois par semaine, abandonne son domicile pour aller on ne sait où - et pour y faire quoi ? Je suis sorti du garage. J'ai mis mes lunettes de soleil. Il faisait nuit.

Frédéric Pajak

En résidence à La Marelle en février 2014

Frédéric Pajak a publié plus d'une vingtaine de livres, des textes accompagnés de dessins en noir et blanc, réalisés à la plume et à l'encre de Chine. Il y mêle intimement sa propre histoire à celle des artistes et écrivains qui accompagnent sa rêverie créatrice depuis toujours. Pour l'immense solitude, il s'était attaché à Nietzsche et Pavese, tous deux orphelins de père, mélancoliques et dépressifs, obsédés par l'idée de la mort, dont il a côtoyé les ombres sous le ciel de Turin. Pour le Manifeste incertain (éditions Noir sur Blanc, trois tomes parus sur neuf prévus), il s'attache à suivre les traces de Walter Benjamin. On croise aussi dans son univers Beckett, Bram Van Velde, Baudelaire, Apollinaire, Adrienne Monnier, Céline et Aragorn...

Shams et les poissons du désert

Amira-Géhanne Khalfallah



Personnages

Marie

Éric

Les méduses (I et II)

Amanar

Any

L'écran

I

France, 2060.

Éric et sa femme Marie dans leur maison en bois, entourée d'arbres.

Ils portent plusieurs couches de vêtements et ont l'air d'avoir froid.

En face, une fenêtre. On voit des éoliennes qui tournent.

Des mouvements de bras se répondent et donnent lieu à une merveilleuse chorégraphie.

23

À chaque fois qu'Éric ou sa femme regardent par la fenêtre, les éoliennes cessent de bouger. Comme si quelqu'un s'amusait à souffler dessus. (Peut-être y a-t-il effectivement quelqu'un qui souffle sur les éoliennes.)

Tout au long de cette scène, les éoliennes avancent, les arbres disparaissent.

Il ne restera qu'un seul arbre à la fin.

Éric : Ça tourne, ça tourne, ça tourne... mais toujours ailleurs.

Marie : Ils ont annoncé le retour du vent demain.

Éric : Ça tourne, ça tourne, ça tourne juste dans ma tête et dans mon corps, il fait humide et froid.

Marie regarde à travers la fenêtre.

Marie : C'est pas ce petit vent qui fera de l'électricité en tout cas !

Éric : Ça tourne, ça tourne, ça souffle toujours là où il ne faut pas.

On entend comme des informations.

Voix off : Un ouragan a dévasté les côtes orientales du Boula-aké. Des pluies diluviennes se sont abattues...

D'un signe de la main, Marie éteint la voix off.

Marie : C'est où le Boula-a... a... ké ?

Éric : Je ne sais pas. Ils tuent des pays et ils en créent d'autres. Moi tout ce que je sais, c'est que je suis en France. Mais France... elle n'en a plus pour longtemps

Marie : Elle est un peu malade, c'est tout !

Éric : Et nous, on va vivre de plus en plus vieux.

Marie : Tu penses qu'on peut vivre sans elle ?

Éric : Je ne sais pas. J'espère qu'on restera ensemble, mais elle tousse plus fort qu'avant et nous expulse comme des microbes de ses poumons.

Entre-temps, les éoliennes dansent, mais dès que Marie regarde vers la fenêtre, elles s'arrêtent à nouveau.

Éric se met devant la fenêtre.

Même jeu, les éoliennes cessent de tourner mais de nouvelles éoliennes sont plantées à la place des arbres, sans qu'Éric et Marie ne s'en rendent compte.

Éric joue à souffler en leur direction, à travers la fenêtre.

Les éoliennes tournent... un instant, le temps de lui faire croire qu'il a réussi, et puis s'arrêtent à nouveau.

Éric souffle, souffle, s'essouffle, se met à tousser.

Éric : Tu penses qu'il reviendra ?

Marie : Qui ?

Éric : Le vent.

Marie : Je t'ai dit qu'ils ont annoncé son retour demain.

Éric : Il était là avant, n'est-ce pas ?

Marie : Je ne te comprends pas ! Tu prends des médicaments pour oublier et tu veux que je te raconte toutes ces choses dont tu ne veux plus te rappeler. Les hommes sont tellement bizarres. Depuis qu'on a trouvé le traitement pour l'Alzheimer, tout le monde prend des pilules pour oublier.

Éric : J'aime quand tu me racontes le passé avec tes mots, c'est toujours plus doux. En tout cas, j'ai moins froid quand ce sont tes mots à toi. Mais il y a une chose que je n'oublierai jamais. Tu sais ce que c'est ?

Marie : Dis-moi.

Éric : C'est que je m'appelle Bensalem et que mon arrière-grand-père était algérien.

Marie : Oui, Éric Bensalem. Mais tu es né à Paris, ta mère est française, tes grands-parents sont des Français... Tu es français.

Éric : ... et algérien.

Marie : Si ça t'amuse !

Éric : Ça ne m'amuse pas, c'est comme ça, c'est tout.

Silence.

Éric regarde à travers la fenêtre.

Il se rend compte qu'il ne reste plus qu'un arbre.

Éric : Il y avait d'autres arbres ici, n'est-ce pas ?

Marie : Non, il n'y en avait pas.

Éric : Je croyais qu'il y en avait...

Marie : Non, un seul.

Silence.

Éric : Il nous reste combien de jours ?

Marie : Un jour.

Éric : Tout notre stock d'électricité s'est déjà épuisé !

Marie ne répond pas.

Éric : Plus d'argent, plus d'électricité ! Oualou !

Plus de vent, plus d'électricité. Oualou !

Plus d'électricité, plus de chaleur. Oualou !

Le soleil. Oualou !

La vie. Oualou !

Ah, ces écolos ! Ils se sont bien foutus de nous. Et dire que j'ai voté pour eux. J'ai bien voté pour eux, n'est-ce pas ?

Marie : Oui, on a voté pour eux.

Éric : Ils nous font tout payer ! Même le vent !

Marie : Le vent va revenir. J'en suis sûre et les choses vont redevenir comme avant.

Éric : Avant ? Il y avait quoi avant ?

Marie : Avant, on ne se souciait ni de l'électricité ni du vent.

Éric : Le soleil aussi est parti. On l'a oublié, tellement il n'est plus là. Tellement il vient jamais nous voir.

Marie : T'en parles comme si c'était un être humain. Il vient, il vient pas.

Éric : En arabe, on dit *Shams*, c'est au féminin. Le soleil ne peut être que féminin. Ils ont bien raison les Arabes.

Marie : Qu'est-ce que tu racontes ?

Éric : C'est connu tout ce qui est féminin est plus chaleureux. C'est les Soufis qui disaient ça. Mais notre soleil est masculin, il s'en fout, nous lâche comme si on n'avait pas besoin de lui.

Marie revient à sa fenêtre. Même jeu, les éoliennes cessent de tourner.

26

Marie : Tu veux toujours partir, c'est ça ?

Éric : Oui. Je ne peux pas rester ici, à grelotter de froid tout le temps.

Marie : Tu sais que c'est interdit.

Éric : Oui. On en a parlé des millions de fois.

Marie : Ah oui, tu t'en souviens maintenant !

Pause.

Marie : Mais est-ce que tu te souviens aussi que l'Algérie n'a même plus de pétrole et plus de gaz ?

Éric : Je sais aussi qu'elle a remonté la crise des années trente.

Marie : Il ne lui reste que le soleil qui assèche ses terres ?

Éric : Justement.

Marie : Justement quoi ?

Éric : J'y vais pour le soleil. *Shams*, elle me donnera tous ses rayons et je n'aurais plus jamais froid.

Marie : Tu sais qu'on peut passer en pénal pour vol d'énergie solaire ? Tu risques de passer vingt ans dans les prisons algériennes au fin fond du désert.

Éric : Je me rapprocherai de *Shams*.

Marie : Je ne plaisante pas.

Éric : Je ne vole rien, je remplis ma batterie d'énergie, c'est tout !

Marie : Ça s'appelle du trafic d'énergie verte.

Éric : Personne ne s'en rendra compte. Ça dérange qui que je prenne quelques rayons de soleil ? Le soleil n'en sera pas plus petit, ni plus grand. Ça ne s'épuise pas. Et puis *Shams* appartient à tout le monde. Le soleil devrait être gratuit.

Marie : Tu payes bien pour la terre, pour le vent aussi. Pourquoi refuses-tu de payer pour le soleil ? Après tout, rien n'est gratuit. Et puis, tu te souviens du coup d'avant !

Éric : Oui, *Shams* je ne l'ai jamais oublié. Elle m'aidera à me débarrasser de ce froid qui habite ma maison, mon corps, ma tête.

Marie : De toute façon, tu n'as aucune chance d'y aller.

Éric : Ah oui ! Et pourquoi donc ?

Marie : Ne fais pas celui qui oublie quand ça t'arrange !

Tu sais très bien que depuis que la mer a été découpée en nouveaux territoires plus aucun Africain ne peut plus mettre les pieds ici et nous là-bas. Tu n'as pas pu oublier les accords de Waterpro tout de même !

Éric : Si, j'ai oublié. J'ai tout oublié.

Silence.

Éric : Avant, on chantait pour que le vent revienne, tu t'en souviens ? Il y avait une chanson, juste pour le vent.
« Vive le vent
Vive le vent
Vive le vent d'hiver... »

Éric essaye de faire danser Marie mais n'y arrive pas.

Éric : Regarde, ça tourne à nouveau, ça tourne très vite.

*Éric et Marie regardent les éoliennes comme des enfants.
Tout d'un coup, ça s'arrête.*

Marie : Rien n'a changé finalement. Avant nos lèvres étaient accrochées au prix du pétrole ; aujourd'hui, on dépend de la vitesse du vent. C'est bien plus cher, mais le seul point positif, c'est qu'il n'y a plus de guerres.

Éric (en prenant ses médicaments) : J'ai oublié tout ça. Il ne faut pas que tu me racontes la guerre, tu le sais bien. Il n'y a plus de guerre. C'est fini. Il n'y en aura plus jamais. N'est-ce pas ?

Marie : Je peux te dire le passé, pas le futur.

II

*Quelque part en Méditerranée.
Amanar et Anya dans un bateau qui tangue. Ils parlent à un écran.*

28

L'écran : À partir d'aujourd'hui, vous allez vivre sur ce bateau. Vous ne pourrez plus jamais retourner chez vous.

Avant chaque prise de parole, Amanar et Anya se regardent un instant et se mettent à parler en même temps.

Amanar et Anya : Des apatrides !

L'écran : Mais non, vous êtes des privilégiés. Les premiers

habitants de la mer. Profitez de ce que vous avez et cessez de vous plaindre. Bien des gens voudraient être à votre place. Vous êtes des Transméditerranéens. Ça vous donne droit à l'eau, à la mer entière.

Amanar et Anya : Mais nous sommes nés sur terre.

L'écran : Vous n'êtes pas obligés de vivre là où vous êtes nés.

Amanar et Anya : C'est vous qui dites ça ? Vous qui nous empêchez de voyager, d'aller sur les autres continents.

*Tout en parlant, l'écran se déplace. Il se met sur le fauteuil...
Sur un cadre dans lequel on voit une photo de mariage... Il est partout. Il prend ses aises.*

Amanar et Anya : Nous sommes des nomades vous savez.
Des gens du désert, nous ne pouvons pas vivre sur l'eau.

L'écran : Mais vous êtes toujours des nomades voyons...
Des nomades de l'eau. Avant, vous étiez sur une oasis,
maintenant vous êtes sur une île.
Vous êtes entourés d'un désert de mer.
Dites-vous cela, c'est une question de terminologie.
Et puis, nous devons faire des expériences.
C'est comme ça.
Vous avez été choisis.

Amanar et Anya : Choisis ? Mais qui nous a choisis ?

L'écran : Le destin.

Amanar et Anya : Le destin ? Vous y croyez, vous ?

L'écran : Moi non, mais vous si.

29

III

Éric et Marie au milieu du champ d'éoliennes qui s'est agrandi.

Le dernier arbre a disparu, la maison aussi. Ils marchent.

Éric : Il y avait un arbre ici. Il est mort tu crois ?

Marie : Je ne sais pas.

Éric : Elle est où notre maison ?

Marie : Dans la dernière forêt d'Europe.

Éric : Il y avait des arbres ? Je croyais qu'il n'y en avait pas.

Marie : Ne me fais plus ça, s'il te plaît.

Éric : Pourquoi ?

Marie : Il y a des jours où je ne peux plus mentir.

Éric : Comme aujourd'hui ?

Marie : Oui, comme aujourd'hui.

Éric : Dis-moi alors. Je crois que j'ai plus mal quand tu me mens.

Marie : Il y avait des arbres. Il y avait plein d'arbres.

Nous habitions dans une forêt qui est morte.

Notre maison est morte aussi.

Trop d'eau dans son plafond, ses fondations,

son cœur, ses articulations. Les derniers arbres ont été abattus.

Il fallait plus d'éoliennes... Plus d'éoliennes, toujours plus,

toujours plus. Une armée d'éolienne s'est installée chez nous.

Le vent, le vent, on ne parlait plus que de vent. Du vent, on en mettait partout, dans notre assiette, dans notre sommeil, dans nos rêves, dans nos maisons, dans nos guerres, dans nos espoirs.

La guerre du vent,

La paix du vent,

Le froid du vent,

La faim du vent...

Éric : Il ne nous reste plus rien alors.

Marie : Plus rien.

Éric : Sauf Shams.

30

Marie ne répond pas.

Ils continuent de marcher.

IV

Anya passe son temps à essayer de mettre les choses à leur place mais rien n'y fait. Le bateau tangue, les objets valsent et la maîtresse de bateau continue son jeu de rangement inlassablement. Entre deux mouvements, elle marque une halte, regarde Amanar et continue son rangement.

Amanar : Tu veux bien arrêter.

Anya ne répond pas. Fatiguée, elle s'assied par terre.

Amanar : Arrête, c'est insupportable !

Anya : Que veux-tu que je fasse ?

Amanar : Fais comme tu veux, mais je veux que tu arrêtes de lire dans mes pensées.

Anya : À moins qu'on ne m'opère à nouveau, tu sais très bien qu'à cette distance, je ne peux pas faire autrement que de t'entendre réfléchir. Et puis, si tu ne pensais pas si fort tout le temps à la même chose, je ne t'entendrais pas si bien !

Amanar : Maintenant, c'est de ma faute. Ça alors !

Anya : Je n'ai pas dit ça. Mais c'est pas moi qui ai créé cette puce qu'on nous met sous la peau pour « mieux communiquer ».

Amanar : Pfff... mieux communiquer ! Tu y crois toi ? C'est pour mieux nous surveiller oui ! Ils font tout le temps des expériences sur nos corps et là, ils veulent contrôler aussi nos pensées. Depuis ces machines, on ne fait que se disputer.

Anya : On se disputait très bien avant aussi.

Amanar : Oui, mais maintenant, tu es tout le temps dans ma tête. Tu fouines, tu fouilles, tu fais comme si je n'étais pas là. Comme si je ne te voyais pas détruire mes souvenirs. Toi, tu parles de plus en plus depuis qu'on nous a obligés à ces foutues puces.

Anya : Moi, j'aime les mots, c'est pour ça que j'ai décidé de continuer à parler.

Amanar : Même pour te disputer ?

Anya : Je vais continuer à parler, à parler, blablabla...

Ils ne me feront pas taire. Personne ne pourra me faire taire.

Amanar : Ça, c'est certain !

Silence.

Le bateau tangue. Amanar et Anya se retrouvent malgré eux pris dans une danse de bateau.

Ils glissent, se croisent, essayent de se tenir la main, se séparent... se recroisent... comme s'ils dansaient.

Dès que le bateau arrête de tanguer. Ils parlent à nouveau.

Anya : Il faut qu'on s'habitue à la mer.

Elle récupère un peu d'eau de mer.

Anya : Vas-y, lave-toi le visage. Ça va te faire du bien. Il faut qu'on touche l'eau, qu'on la touche tout le temps.

Amanar et Anya se lavent chacun la figure.

En se lavant, ils effacent des traits de leur visage.

Ils continuent de se parler comme si de rien n'était.

Amanar : Finalement, je préfère quand tu parles. Au moins, tu sors de ma tête.

Anya : J'essaye de t'aider, c'est tout. Tu te fais du mal pour rien. Notre passé ne nous sert plus à rien sauf à alourdir notre tête. Regarde-toi, elle te tombe entre les bras comme une pastèque.

Amanar : J'ai entendu dire qu'ils ont inventé un médicament en Europe pour oublier. Mais moi, je ne veux pas oublier. Je pense à tout ce que j'avais. Je ne sais pas vivre sur un bateau. Je veux retourner dans le Sahara. Je suis un homme libre, un *Imazighen*, on ne peut pas me faire ça. Et toi, tu es comme eux, tu essayes de me nettoyer jusqu'à la mémoire, mais tu n'y arriveras pas non plus.

Anya : Je veux juste brouiller tes pensées pour qu'ils ne sachent pas tout ce qui tourne dans ta tête. Tu as des pensées dangereuses et moi, il faut que je nettoie tout ça. Avant qu'ils n'aient le temps de les lire. Il faut que je nettoie, que je nettoie...

Elle se remet à tout nettoyer. Anya continue à faire le ménage en posant des objets à leur place, mais le bateau poursuit son jeu de désordre.

Amanar : Avant, on chassait les nomades pour installer des bases de pétrole ; aujourd'hui, on nous chasse parce qu'on les dérange dans leurs installations d'énergie. Qu'avons-nous gagné ? Rien, absolument rien.

Anya : C'est à cause de tes idées et de ta rébellion que nous sommes là aujourd'hui.

Amanar : Tu voulais qu'on les regarde sans rien faire ?

Anya : Vois où ça nous a menés.

Anya poursuit son rangement.

Elle se frotte encore le visage et perd un œil.

Amanar : Rien ne sera jamais plus à sa place.

Anya : Ça c'est une tenture
Sa place est sur le mur
La théière, elle sert plus à rien
Il faut la jeter à la mer
La photo du chameau
Mets-la dans tes souvenirs
Il reste une boîte de henné
pour colorer tes journées.

Amanar et Anya récupèrent à nouveau le seau d'eau. Ils se lavent tous les deux le visage.

Amanar efface la moitié de ses traits.

Anya perd ses yeux, son nez, il ne lui reste que sa bouche.

On entend une voix off émanant de l'écran.

33

Voix off : Les mers françaises vous souhaitent la bienvenue.
Nous naviguons entre requins-renards et requins-pèlerins.
Soyez prudents. Ne leur donnez pas à manger et ne jetez rien à la mer, s'il vous plaît. Nous vous souhaitons une bonne adaptation à bord de votre coque-maison. Jusqu'aux territoires voisins.

Anya : Requins-pèlerins ? Ils vont où ces pèlerins ?

Amanar : Certainement pas à La Mecque.

Anya : Que Dieu ait pitié de nous.

Amanar : En plus, ils veulent nous faire peur. Mais ce sont eux qui ont peur de nous.

Anya : Bien sûr !

Amanar : Les Français, on leur a foutu une sacrée raclée lorsqu'ils ont essayé de construire un chemin de fer dans le Sahara. Il y a deux siècles de cela et je suis sûr qu'ils s'en souviennent encore. Mes ancêtres ne voulaient pas d'un serpent qui crache de la fumée dans leur désert. D'ailleurs, c'est eux qui ont inventé la pollution.

Anya : Nous sommes en France ?

Amanar : Nous sommes en France et demain, nous serons en Italie.

Anya : Et après-demain ?

Amanar : Je ne sais pas. Avant, tu ne posais pas toutes ces questions.

Anya : Avant, on choisissait notre destination. Mais on dit que la terre est ronde. Si elle l'est vraiment, on devrait retourner chez nous un jour.

Amanar : Il n'y a pas de mer dans le désert.

Anya : Mais il y a bien des gens du désert en mer.

Silence.

Anya : Je ne verrai jamais plus la terre ? Tu crois ? Comment apprend-on à aimer la mer ? Comment faire entrer toute cette eau dans mon cœur ?

Amanar : Il n'y a plus de place sur les terres pour nous. Certains pays sont nos terres, d'autres sont nos mers...

Anya : Comme les poissons alors.

Amanar : Oui, nous sommes les nouveaux poissons de la mer.

Anya : Nous sommes les poissons du désert et il faut qu'on s'habitue à l'eau.

Anya récupère à nouveau un seau d'eau. Amanar la suit. Ils se lavent à nouveau et perdent tous les deux leurs visages. Plus aucun trait, plus d'yeux, de nez, de bouche.

V

Désert algérien.

Oasis de Beni Abbas.

Nuit.

Des palmiers fluorescents éclairent l'oasis.

On voit apparaître Éric et Marie derrière des vagues de dunes nues.

Les autres dunes sont couvertes d'installations d'énergie solaire.

Éric : Regarde comme elle est belle, Béni Abbès. Demain, Shams reviendra. Et nous pourrons recharger nos batteries.

Marie : Si on ne se fait pas arrêter d'ici là.

Éric : Pourquoi veux-tu qu'on nous arrête ?

Marie : Il y a des choses que tu ne devrais pas essayer d'oublier tout de même ! Nous avons trafiqué des papiers, menti, et nous allons voler de l'énergie solaire... Tu veux d'autres chefs d'accusation ?

Marie et Éric sont suivis par des méduses fluorescentes.

Marie : Qu'est-ce que c'est que ces méduses ?

Méduse I : Vos papiers, s'il vous plaît.

Marie et Éric sortent leurs papiers.

Éric : Regardez, nous sommes des Algériens. De vrais Algériens. Et vous ? Vous êtes qui ?

Méduse I : Brigade antiviol, anti-étrangers, anti-émotions en public...

35

Marie se met à rire nerveusement.

Les méduses semblent très fâchées.

Marie : Nous avons le droit de rire, n'est-ce pas ?

Méduse II : Pas s'il y a des gens tristes autour.

Marie : Vous êtes tristes ?

Méduses I et II la regardent l'air abattu.

Marie : Oh, je suis désolée, je ne le savais pas.

Méduse II : Ici, vous êtes au cœur du désert. Le pays du vrai, de la transparence. Pas de place ici pour le mensonge, l'hypocrisie. Regardez-nous, vous pouvez voir tout ce que nous mangeons, tout ce qu'il y a dans la tête, l'estomac, les poches, la culotte... Nous n'avons rien à cacher.

On voit les méduses de plus près.

Dans le corps de Méduse I : un sourire à côté d'une tasse de café et un cadenas.

Dans le corps de Méduse II : des moustaches, des menottes.

Éric : Mais je vois un sourire, au fond.

Méduse I : Oui, on peut rire de l'intérieur.

Méduse II : Mais vous, vous êtes opaques. Trop habillés pour être honnêtes.

Méduse I : Que faites-vous là ?

Méduse II : C'est interdit de circuler ici.

Méduse I : Vous venez d'où ?

Éric : Hé, du calme ! On peut se déshabiller si vous voulez.

Marie : Hors de question !

Éric : Écoutez mes frères, nous sommes des Algériens, nous sommes ici au bled comme tout le monde. Je vous présente ma femme Houria. Oui, elle s'appelle Liberté. Une vraie insoumise, une Algérienne quoi !

36

Les méduses se regardent.

Méduse I téléphone.

Méduse I : Nous avons de nouveaux Transméditerranéens...

Éric : Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce que vous racontez ? Nous sommes ici pour le soleil.

Méduse II (en les tirant par leurs vêtements) : Oui, vous allez continuer à vivre librement en mer, ne vous inquiétez pas.

Éric : Vous plaisantez ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Mais c'est quoi ce pays enfin ! Je suis français ! Et Houria aussi. Dis-leur Marie. Il faut qu'on appelle l'Ambassade de France.

Méduse II : En plus... des traîtres. Suivez-moi...

Éric : Non, attendez, je suis juste venu pour *Shams*, *Shams* mon soleil...

Ils se font embarquer.

VI

Les vagues de dunes se transforment en vagues de mer.

Éric et Marie sur un bateau qui tangue.

Éric : Tu crois qu'on pourra planter des arbres ?

Marie : Ici ?

Le bateau bouge. Éric regarde par-dessus bord et essaie de se situer.

Éric : Oui. Ici... Ici.

Il court sur le bateau et essaye de montrer le lieu avec son doigt.

Éric : Ici, tu vois... C'est là-bas. Là-bas... C'est plus loin. Ici, oui ici, ici ou là... Ou là-bas... Ici, ici, c'est exactement là...

Il revient s'asseoir, essoufflé.

37

Éric : Ici, désormais, c'est qu'un instant...

Silence.

Éric et Marie voient passer Amanar et Anya.

Ils se font des signes, essaient de se tendre la main. Mais les vagues les emportent chacun d'un côté, comme s'il y avait une frontière en mer aussi.

Shams et les poissons du désert a été écrit pour la Compagnie Arnica, dans le cadre du projet Écris-moi un mouton, sur le lien franco algérien (en résidence à La Marelle en décembre 2013, avec l'auteur Sébastien Joanniez et la metteuse en scène Émilie Flacher, et en partenariat avec le théâtre Massalia). Il s'agit d'une pièce d'anticipation qui se déroule en 2060, quelque part, entre la France et l'Algérie.

Amira-Géhanne Khalfallah

En résidence à La Marelle en mai 2015, en lien
avec la vidéaste Julie Moreau et la danseuse Sofia Bouazaoui
pour *Le souffle de la mémoire*.

Amira-Géhanne Khalfallah est née en Algérie
où elle vit jusqu'en 2007 avant de s'installer au
Maroc. Elle écrit sa première pièce de théâtre,
Le Chant des cœqueliets, lors d'une résidence
d'écriture aux Francophonies de Limoges en 2005.
Sa deuxième pièce, Les Désordres du violoncelle,
est créée en 2012 dans le Vaucluse par la compa-
gnie Éclats de scène et produite par le théâtre
des Carmes en Avignon. Ce texte qui aborde le
double enfermement des femmes en temps de
guerre où elle questionne le rapport de celles-ci à
l'espace public dans le monde arabe. Elle creuse
davantage ces inégalités en mêlant à volonté magie
et surnaturel sur le ton de la farce avec Les Draps,
un travail soutenu par le Théâtre de l'Aquarium
Cartoucherie Paris et la Fondation Beaumarchais.
En 2012, elle continue d'appréhender la logique au
magique avec une pièce pour le jeune public, Mayla,
la ville introuvable, sélectionnée lors de l'appel à
texte pour le jeune public lancé par Le Tarmac et
Emile&Cie auprès d'auteurs africains vivant en
Afrique. Avec son dernier projet, provisoirement
intitulé Voir Paris et mourir, elle réouvre les
blessures de la guerre et propose le théâtre comme
possibilité de réconciliation.

Les Chroniques



Parutions récentes publiées
par les auteurs reçus à La Marelle :
petite recension sentimentale

Quand on rêvait

Clemens Meyer

Traduit de l'allemand par Alexandre Pateau et Sven Wachowiak, Piranha, avril 2015

Clemens Meyer était invité en mars 2015 au Petitrama de la Friche la Belle de Mai avec Minna Sif (Massalia Blues, Alma, 2013) dans le cadre de l'exposition « Leipzig, ville de héros ? » consacrée à la scène artistique de Leipzig. Une rencontre croisée proposée par le Goethe-Institut et La Marelle.

C'est ma grand-mère qui l'avait amené. Il était dans notre petite cuisine, à côté du passe-plat à la vitre beige. Il était énorme, noir, avec une fenêtre au milieu. Il faisait beaucoup de bruit. Et on en était très fier. Du nouveau micro-ondes. Ma sœur cadette et moi mangions désormais tout, préparé au micro-ondes. On passait le temps devant l'appareil, fascinées par le témoignage de la transformation de produits divers. Notre repas préféré : une grande pièce de fromage sur une assiette, fondue. Avec le micro-ondes étaient désormais aussi entrés chez nous les repas préfabriqués.

Clemens Meyer réserve un chapitre spécial aux « rayons » dans son livre *Quand on rêvait*. Le protagoniste et son ami passent leurs journées devant le micro-ondes, regardant par sa petite fenêtre, assis sur des chaises comme devant une télévision. Ils découvrent que le pain n'en sort pas doré,

ni croustillant, ni après une, ni après deux, ni après trois minutes. Ils décident donc d'aller voler une pizza au supermarché, d'un côté parce qu'ils n'ont pas assez d'argent, et de l'autre parce que c'est une épreuve de courage. Et surtout parce qu'ils ont toujours faim. Finalement, la pizza blanche, brûlante et fondue sera mangée dans une coupe, avec des cuillères. Comme quoi, tout est encore nouveau, il faut apprendre à se retrouver dans ce monde inconnu.

J'avais six ans quand le mur est tombé. La bande d'amis chez Meyer en a peut-être douze. Ce sont les grands frères, les mecs plus âgés à l'école qui fumaient déjà, et qui plus tard allaient dans les clubs de techno que je connaissais juste de l'extérieur. Moi, j'étais encore petite, je commençais l'école quand le monde de mes parents disparaissait.

Pour les adolescents de ce roman, la coïncidence des passages d'époques est encore plus flagrante. Le tournant, « die Wende » comme on dit en allemand, le temps de l'entre-deux, entre la disparition de la RDA et l'appartenance à la nouvelle Allemagne unifiée, entre la fin de l'enfance et le début de la vie d'adulte.

Dans cet entre-temps, Meyer jongle avec la narration. Parfois, on est juste après la chute du mur ; dans le chapitre suivant, on est juste avant ; de temps en temps, on se perd. On suit les enfants et les jeunes adultes, dans leurs rêves, leurs essais pour participer à ce nouveau monde qui s'ouvre avec toute sa force : les amis, les ennemis, les filles, la boxe, l'alcool, la techno, les drogues. Leur vision est celle des jeunes, parfois violente, souvent pleine de poésie. Les protagonistes de ce roman de formation grandissent à Leipzig, dans le « vieux », puis le « nouvel »

41

Est. Ils goûtent l'envie de faire partie d'une ivresse collective, dans un moment historique où tout semble possible. Les parents souvent absents, en dépression, alcooliques et violents, confient leurs enfants aux rues de la ville, aux friches, aux vieux bâtiments. Dans cet espace vide, laissé à l'abandon, en train de tomber en ruine, la jeune génération crée son propre présent : les amis ouvrent un club illégal dans une vieille brasserie, ils volent des voitures pour faire des promenades, ils ont de l'espoir. Et c'est presque logique qu'ils se retrouvent aussi aux manifestations qui commencent au printemps 1989 à Leipzig et qui rapidement rassemblent plusieurs dizaines de milliers de personnes. À ce moment-là, les Allemands de l'Est, eux, demandent plus de démocratie et de liberté, pas nécessairement des repas préfabriqués.

Quelques-uns de ces rêves vont se perdre.

Antonia Blau

L'Incendie

*Antoine Choplin & Hubert Mingarelli
La fesse aux ours, 2015*

42 *Antoine Choplin était l'invité des Littératures, festival littéraire organisé par Libraires à Marseille, en octobre 2014. Il avait alors effectué en compagnie d'un groupe de marcheurs une promenade lecture sur le GR2013, dans le Nord de Marseille entre Saint-Antoine et les Pucés de La Madrague, proposée par Baptiste Lanaspèze et La Marelle. Il avait été également convié, de même que Hubert Mingarelli, à Martiques pour le cycle « Entre les lignes » coproduit par la Médiathèque Louis-Aragon et La Marelle.*

C'est bien souvent pour enterrer les gens qu'on retourne au pays. Et le passé de vous prendre à la gorge à peine le sol foulé. Exilé en Argentine, Pavle revient à Belgrade pour

la mort de son père ; il y revoit Jovan, la guerre avait séparé les deux amis. Aussitôt ces retrouvailles, de retour à Puerto Madryn, il écrit et envoie une première lettre, comme une ligne lancée depuis la digue. Il y a comme une urgence. Et il y a réponse, très vite, par-dessus l'océan. L'échange est cordial et sincère, qui dit le plaisir de s'être revus. L'échange dit du peu. Du suffisant. Du « porte-toi bien » - « chacun agit comme il peut pour vivre et s'arranger, et sans doute avons-nous fait de notre mieux jusqu'à aujourd'hui ». Oui, mais il y a la maison dans la forêt, les arbres ont poussé à l'intérieur ; elle aurait pu être noircie, sans doute la pluie l'a-t-elle lavée et rendue grise... Alors les deux hommes y retournent, sur la pointe des pieds, du bout des doigts, du bout des mots, mais sans hésitation, il y a comme une urgence. C'est « comme un coin qu'on t'enfoncerait dans la poitrine ». En quelque vingt lettres, les deux hommes remuent la terre et réveillent les cauchemars éclairés par des flammes. Leurs propos sont brefs, ils vont à l'essentiel. Parce que ces vérités-là se disent comme ça. On les couche sur un papier comme on pose un sac lourd sur la table. Et il n'est rien à ajouter.

Imaginée par Hubert Mingarelli et Antoine Choplin, cette correspondance surgit de cette guerre qui, dans les années quatre-vingt-dix, a déchiré la Yougoslavie. Ça pourrait venir d'une autre. Et puis peut-être même qu'il n'y a pas besoin de guerre pour ça, pour que l'homme dans la tourmente un jour fasse tout basculer, et sa vie, et celle des autres. Alors, il s'accommode du secret ou il rompt le silence. *L'Incendie* explore avec grande finesse le terrible qui l'habite.

Laurence Vilaine

Je suis un dragon

Martin Page (Pit Agarmen)

Robert Laffont, janvier 2015

Martin Page était en résidence à La Marelle en janvier et février 2015, un séjour effectué avec le graphiste Samuel Jan. Ils étaient les lauréats 2014 de l'appel à projets « Résidence d'écriture numérique ».

Margot est une jeune orpheline, dont la préoccupation quotidienne est de passer le plus inaperçue possible. Se cacher des autres pour cacher ce qui la rend si différente des autres, cacher ce que tous pourraient lui envier, mais qui lui fait honte, et, plus encore, lui fait peur : Margot est dotée de super-pouvoirs. Son secret dévoilé, on va la pousser à devenir Dragongirl, « sauveuse » de l'humanité au service de l'État, de plusieurs États.

On pourrait croire tout savoir à l'avance de cette histoire de superhéros : la difficulté à faire le partage entre le bien et le mal, l'héroïne qui devient une icône dans une société sans repères, les récupérations et pressions politiques... On trouve tout cela dans le livre de Martin Page, mais on lit surtout le portrait sensible, et souvent drôle, d'une jeune fille qui peine à trouver sa place, qui tâtonne, se trompe et répare. Martin Page décrit une Margot si proche de nous, avec ses peurs, ses hésitations, ses espiègleries, et surtout, la société dans laquelle il l'installe est si précisément la nôtre, que l'on se surprend en lisant son histoire à la confondre avec notre réel, à s'étonner presque qu'elle n'ait pas été là pour éviter le crash d'un avion...

Martin Page est arrivé à Marseille le 7 janvier 2015, vers midi. Alors que je l'attendais dans ma voiture, devant la gare, la radio parlait de plusieurs morts chez Charlie Hebdo. Sur le chemin entre la gare et la villa de La Marelle, on a parlé un peu de Marseille, de Nantes... On ne mesurait alors pas exactement ce qui

était en train de se passer. Dans les heures qui ont suivi, la formule « Je suis Charlie » a envahi Internet, les radios, les journaux. Des semaines plus tard, on a entendu « Je suis Tunisien », « Je suis Bardo »... En refermant le livre de Martin Page, je pense à Margot, un peu comme on rêve gagner au loto, et je m'imagine entendre, comme un écho, comme une solution : « Je suis un dragon ».

Fanny Pamarède

Le Cœur du pélican

Cécile Coulon

Viviane Hamy, janvier 2015

Cécile Coulon était invitée à Marseille en mars 2014, dans le cadre du cycle « Paroles d'auteurs » proposé par La Marelle et la Bibliothèque départementale des Bouches-du-Rhône.

Ma première rencontre avec Cécile Coulon date de 2014. Invitée à la BDP pour parler de ses livres (à 25 ans, elle en était déjà à son cinquième ouvrage édité !), elle m'avait frappée par le mélange d'enfance et de maturité qui émanait d'elle. Par son sérieux, sa fragilité apparente, mais également sa détermination et cette sorte de distance qu'apporte habituellement une longue expérience. Était-ce d'avoir dévoré tant de livres depuis l'adolescence ? D'en avoir écrit déjà plusieurs ? Bref, une rencontre mémorable, avec une jeune écrivaine prometteuse... et prolifique. Lors de cette rencontre, alors que *Le Rire du grand blessé* (un glaçant récit d'anticipation autour des livres et de la lecture) venait à peine de paraître, elle avait en effet annoncé que le roman suivant était « en phase de repos » ; ne manquait plus qu'à le reprendre pour lui « enlever tout le superflu », disait-elle.

Moins d'un an plus tard, le voici revu, dégraissé et publié. *Le Cœur du pélican* raconte, à plusieurs voix, l'histoire d'Anthime. Dans la conformiste petite ville de province où ses parents ont emménagé, l'adolescent va rapidement sortir du lot grâce à la vélocité exceptionnelle de ses jambes, découverte par hasard lors d'une kermesse. Dès lors, de cross du collège en compétitions régionales, la renommée du Pélican (il doit ce surnom à l'oiseau brodé sur le maillot du club) ne cesse de grandir. Sous la houlette de l'improbable Brice, son entraîneur, fumeur invétéré et alcoolique, Anthime s'entraîne. Il court, il court encore. « Pendant que les autres fument leurs cigarettes derrière les containers, toi tu cours. Pendant que les autres embrassent des filles pleines d'acné, toi tu cours. Tu n'as pas le droit de fumer, pas le droit de boire ta première bière, pas le droit de te coucher tard [...]. Pendant que les autres vivent, tu survis, pour être le champion, pour voir ton visage sur grand écran, au-dessus d'une table de restaurant où tous ces autres se marrent à te regarder suer tes protéines sur une piste. » Sauf que cela ne durera pas. Lors d'une course décisive, ses jambes flanchent. Finie la compétition, exit les rêves de gloire. Que faire alors de toute la hargne qu'il a en lui ? Comment vomir la colère qui

l'habite depuis toujours ? Sûrement pas en végétant comme il le fera longtemps dans une jolie maison avec de gentils enfants et une femme irréprochable. Il mettra longtemps à réagir... mais il le fera. Une revanche à retardement en somme. « Mais rien, jamais rien, ne se passe selon ce qui était prévu »...

Une histoire poignante d'homme qui tombe et peine à se relever. Une écriture toujours aussi fulgurante, à la fois brute et poétique. Un rythme qui s'accorde à celui de la course, alternant les accélérations et les foulées plus longues. Une réflexion également sur la vanité de la gloire, les sacrifices qu'elle impose et les rapports pervers que la masse entretient avec les vedettes. Pas sûr que Cécile Coulon ait eu en tête la fameuse allégorie du pélican, telle que la Muse la murmure à l'oreille du poète dans la *Nuit de mai* de Musset - elle qui déclare détester les classiques français. N'empêche, l'image, annoncée dès le titre, parcourt le roman. Amour perdu, désespoir, volonté de s'élever au-dessus du commun des mortels, attrait pour le sublime, chute dans le grotesque, autant de thèmes que n'auraient pas reniés les Romantiques. Et qu'on retrouve dans ce *Cœur du pélican*. Un cœur qui n'en finit pas de saigner.

Fred R•bert

—

La revue transocéanique et bilingue *Corrientes*, lisible uniquement sur le web, est un objet « nerveux », fait de connexions multiples et mouvantes. Construite autour de plusieurs centres, formels, thématiques, géographiques, la revue s'attache aux « espaces dissonants pour célébrer le malentendu qui préside à la création ». Elle joue avec les frontières entre les genres et les disciplines, avec la traduction et les langues, avec les formes. Elle prend la forme d'étoiles sur nos logiciels de navigation, traçant des lignes entre un texte de Rodolphe Bacquet et une vidéo d'Hélène Butler, entre une illustration d'Alfredo Frias et un texte sur une photographie de Florence Malfatto, parmi des centaines de liens possibles, autour d'un thème capricieux « Eldorado, cartographie d'un dossier sans avenir ». Dirigée par Alexis Dedieu (traducteur et éditeur de *L'Atelier du Tilde*) pour la France et Mariana Lerner pour l'Argentine, *Corrientes* a livré son premier numéro en 2014. Le prochain est en cours de publication. Le thème ? *Situs ambiguus, toponymie et Atlas des passions humaines*. La fantaisie et l'errance devraient y être au rendez-vous.

Corrientes, www.revcorrientes.com

BRÈVES NUMÉRIQUES

—

L'écrivain Sébastien Doubinsky voit les choses d'ailleurs (il vit au Danemark), et autrement (il se méfie du monde germanopratin autant que des grands groupes plus financiers qu'éditeurs). Alors, en 2008, il se lance en créant une revue et une maison, les éditions du Zaporogue, qui viennent de trouver en la personne de Franck-Olivier Laferrère et des éditions E-Fractions un diffuseur numérique attentif à son travail et à son originalité. C'est ainsi que la Collection du Zaporogue est lancée, uniquement en e-book, avec deux titres déjà à son actif : *L'attente*, de Jerry Wilson (en bilingue français/anglais) et *Demain jour de marché où les femmes vont seules*, de Thibault de Viviers.

La Collection du Zaporogue, E-Fractions, depuis 2014

Les contributeurs

Antonia Blau est née à Berlin-Est dans un pays qui n'existe plus. C'est peut-être pour cela qu'elle aime les rêves et les situations transitoires. Elle est responsable du bureau de liaison du Goethe-Institut à Marseille.

45

Laurence Vilaine Rédactrice, auteur de guides et de documentaires, son premier roman s'intitule *Le silence ne sera qu'un souvenir*.

Fanny Pomarède est administratrice de La Marelle depuis que La Marelle existe, et même un peu avant.

Fred Robert est enseignante et critique, responsable de la rubrique « livres » pour le magazine culturel *Zibeline*.

S'abonner à la revue **La première chose que je peux vous dire...**, c'est aider La Marelle à faire émerger de nouveaux projets littéraires en soutenant les auteurs, afin de faire connaître la diversité et la richesse de la création contemporaine.

Bulletin d'abonnement

La première chose que je peux vous dire... paraît trois fois par an.

Le prix de l'abonnement est de 15 € pour un an (3 numéros),
et de 28 € pour deux ans (6 numéros).

Les frais de port sont offerts (pour la France métropolitaine).

Pour s'abonner, remplir ou recopier le bulletin ci-dessous en y joignant
votre chèque adressé à l'ordre de *Des auteurs aux lecteurs* et en l'envoyant
La Marelle, 41 rue Jobin, 13003 Marseille.

N°m et prén°m (•tu structure et n°m du resp°nsable)

Adresse de livrais°n

C°de p°stal & Ville

Adresse mail

Je souhaite m'abonner pour

☐ 1 an, les 3 prochains n°s (15 €)

☐ 2 ans, les 6 prochains n°s (28 €)

Vous pouvez également faire découvrir la revue de La Marelle à un(e) ami(e).

Nous serons ravis de lui envoyer un exemplaire gratuit.

N°m et prén°m (•tu structure et n°m du resp°nsable)

Adresse de livrais°n

C°de p°stal & Ville

Adresse mail

Le Minuscule

Cette revue est intégralement rédigée en Minuscule, un caractère typographique pour les très petits corps conçu par Thomas Huett-Marchand. Celui-ci l'a imaginé après son arrivée à l'Atelier National de Recherche Typographique (ANRT), quand il a découvert les travaux d'un ophthalmologue du XIX^e siècle, le docteur Émile Javal, lequel avait développé une incroyable « Théorie des Impressions Compactes ». Ce caractère existe en cinq dessins différents et s'inscrit dans un vaste travail de recherche sur les limites de la lisibilité typographique.

Le Minuscule a reçu le *Certificate of Excellence in Type Design* du Type Directors Club de New York dans le concours TDC2 2005. Erik Spiekermann l'a également élu *Favourite Font of 2007* et Paul Shaw comme l'une des *Ten Typefaces of the decade* dans *Imprint*. La première chose que je peux vous dire... et l'équipe de La Marelle sont heureuses de contribuer à sa diffusion.

La première chose que je peux vous dire...

Incipit de *La Vie devant soi* d'Émile Ajar (Romain Gary),
Mercure de France, Paris, 1975.

Directeur de publication : Claude de Peretti

Rédacteur en chef : Pascal Jourdana

Rédaction et correction : Fanny Pomarède, Pascal Jourdana
et les contributeurs ayant participé à ce numéro.

Création graphique : www.atelierpacalo.com/

Contact : 04 91 05 84 72 ou contact@villa-lamarelle.fr

La Marelle bénéficie, pour son programme de résidences d'auteurs, de l'aide de la Ville de Marseille, de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, du Conseil Général des Bouches-du-Rhône, de la Direction Régionales des Affaires Culturelles de PACA.

47

Achevé d'imprimer à Marseille en avril 2015 par l'imprimerie Print Concept

pour le compte de La Marelle.

Tirage : 500 exemplaires

Dépôt légal : 2^e trimestre 2015



6 euros
ISSN 2274-3154